

s'être fait précéder d'un bouquet colossal, j'obtins une réponse conforme à ses désirs et parut au moment de devenir insensé de joie.

« Bref, un soir de la semaine suivante, un peu avant minuit; dans la chapelle de l'hôtel des princes Aldéonoff, un pope authentique nous donna la bénédiction nuptiale en présence de quatre témoins sérieux. On dressa selon les formes l'acte de mariage, et une copie de cet acte me fut remise.

« Le lendemain Serge fit payer au théâtre mon dédit, et me conduisit à ce château que je connaissais déjà et où nous passâmes près de trois mois sans voir âme qui vive.

« Une femme très-amoureuse de son mari aurait peut-être trouvé charmant ce long tête-à-tête dans une grandiose solitude; mais moi dont la froideur ne se démentait point je m'ennuyais au delà du possible, je trouvais les journées lentes et les semaines interminables.

« Serge allait de temps en temps passer quelques heures à Saint-Petersbourg et ne manquait jamais de m'en rapporter force cadeaux d'une princière magnificence; le plus souvent des pierreries. C'était là ma seule distraction. Le Russe adorait les bijoux, le clinquant, les toilettes tapageuses, et chaque soir, vêtue d'une robe de bal de satin blanc lamée d'argent, décolletée, des diamants dans les cheveux, des diamants au cou, des diamants aux poignets, je dînais seule avec lui, dans une salle à manger splendide éclairée par cent bougies.

« Au bout de deux mois et demi, la satiété commença pour le prince; je m'en aperçus, et loin d'en éprouver quelque chagrin je m'en réjouis en songeant que puisque Serge Aldéonoff se lassait du tête-à-tête, l'existence monotone et cloîtrée qu'il m'imposait allait avoir une fin prochaine.

«—Vous retournerez à Saint-Petersbourg d'un moment à l'autre, me dit-il un matin; et je vais à la ville aujourd'hui, donc déjà, m'occuper de vous. Ne m'attendez pas ce soir, ma chère...

« Il passa deux jours absent, revint me chercher, m'installa dans un petit hôtel décoré et meublé avec un luxe inouï, et m'annonça que j'habiterais cet hôtel à l'avenir.

«—Eh bien! et vous demandai-je.

«—Oh! moi, répliqua-t-il, j'ai le mien, vous savez, ma chère... Mais vous me verrez ici tous les jours, et presque toutes les nuits...

«—Ah ça! m'écriai-je, je vais passer pour votre amante...

«—Cela me paraît inévitable, je vous assure... fit-il avec le plus grand sang-froid.

«—Mais je suis votre femme!

«—Certainement.

«—Et vous laisserez s'accréditer un bruit déshonorant pour moi, par conséquent pour vous?»

« Aldéonoff sourit, en homme bien convaincu que rien au monde ne pouvait effleurer son honneur, et répliqua:

«—Le moyen de l'empêcher, s'il vous plaît?

«—Dites la vérité.

«—C'est une chose impossible, tout à fait, ma chère, pour les motifs que vous savez... Je vous ai prévenue, donc déjà, que notre mariage ne serait pas déclaré.»

« C'était vrai, je n'avais pas le droit de me plaindre; je me tus.

« Je menais un grand état de maison. Saint-Petersbourg entier s'occupait bientôt de la chanteuse française si magnifiquement protégée par le prince.

« Il laissait dire.

« Bientôt il se mit sur le pied de recevoir chez moi ses intimes et d'y donner des dîners d'hommes, dont il affirma que je faisais les honneurs avec une grâce inimitable.

« Les hôtes de ma maison étaient pour la plupart des jeunes gens. Ils se montraient avec moi pleins d'empressement, mais médiocrement respectueux, et ne m'épargnaient point les déclarations, tantôt sérieuses, tantôt légères.

« Aldéonoff, loin de s'en formaliser, en riait.

«—Vos amis voient en moi une femme galante, m'écriai-je un jour avec colère, et ils me traitent en conséquence!..

«—Qu'est-ce que ça fait? répondit le prince, puisque vous savez bien, vous, que vous êtes une femme honnête...

«—Cet équivoque me déplaît!..

«—Vous vous y habituerez très-bien... vous verrez... Dans le grand monde, je vous assure, on fait aussi la cour beaucoup aux femmes mariées, qui ne s'en formalisent pas du tout...

«—Déclarez notre mariage, et je me charge de me faire respecter.

«—Je vous ai dit, donc déjà, que c'était inadmissible tout à fait, ma chère... Laissez les choses comme elles sont... Il faut accepter les galanteries sans conséquence, savez-vous... J'ai confiance en vous entièrement et je ne suis pas jaloux...

« Il me fut impossible de tirer de lui autre chose; mais à partir de ce moment je reçus ses amis avec une si grande raideur qu'ils cessèrent bientôt de trouver ma maison agréable, et qu'ils déclinaient l'un après l'autre les invitations du prince.

« A partir de ce moment aussi, ce dernier parut se détacher de moi rapidement. Ses visites devinrent de plus en plus rares, de plus en plus courtes, et j'appris un beau jour par ma femme de chambre, avec laquelle je ne dédaignais point de causer quelque fois, que Serge aimait une Circassienne d'une éblouissante beauté, qu'il paraissait fou d'amour pour elle et se montrait partout en sa compagnie...

« Autant et plus qu'autrefois je détestais le prince, et cependant j'eus un mouvement de rage. Mon amour-propre, ou plus justement mon orgueil, recevait une profonde et douloureuse blessure.

« Avais-je donc si peu de mérite qu'on dût, après avoir affiché tant de flamme, se blaser sur ma possession si vite et d'une façon si complète? Pourquoi cet homme m'avait-il épousée, puisque au bout de quelques mois de mariage il devait me dédaigner? Enfin me traiterait-il ainsi s'il m'avait regardée comme étant véritablement sa femme?..

« La première fois qu'il me fit l'honneur de venir me rendre visite, je lui dis avec énergie et non sans amertume tout ce que j'avais sur le cœur. Il m'écouta d'un air impassible, et quand j'eus achevé il répliqua:

«—Vous avez raison tout à fait, ma chère... oh! certainement... Je ne me conduis pas bien avec vous, et ne songe point à le nier... Est-ce ma faute, dites-moi? J'avais cru naturellement que je vous aimerais toujours et, donc déjà cela m'est passé!.. Il faut regretter, je vous assure, que nous soyons mariés... mais c'est vous qui l'avez voulu!.. Enfin, la sottise étant consommée, le mal étant irréparable, rions au moins la chaîne légère autant que faire se pourra... La Russie vous ennuie, n'est-ce pas?..

«—Ah! Die! m'écriai-je, à mourir!..

«—Eh bien! retournez à Paris, ma chère... Vous avez vos diamants et deux millions qu'on vous payera, tout à l'heure, contre ce chèque que je vais signer... Emportez aussi mon portrait, s'il vous plaît, afin de penser à moi quelquefois... Soyez libre... Achez d'être heureuse... c'est mon souhait, je vous assure... et je crois, donc déjà, que ça vous sera facile.»

« Huit jours plus tard j'étais à Paris... Trois mois après j'achetais cet hôtel... Voilà, de point en point, mon histoire...

XI

—Et, s'écria Georges Tréjan, vous n'avez pas revu le prince?

—Non, répondit Fanny.

—Depuis votre départ de Russie n'est-il donc point venu à Paris?..

—Il y est venu peut-être, mais je n'en ai rien su...

—Vous a-t-il écrit?

—Jamais...

—Quoi! pas une lettre!

—Non, pas une... ni lettre, ni nouvelles... Aucun signe de vie... Je suis sa femme et je n'existe plus pour lui... sinon, peut-être, comme un obstacle...

Les yeux de l'artiste étincelèrent.

Fanny reprit:

—Voici près de deux ans que je vis absolument seule, absolument libre, maîtresse sans contrôle de ma fortune et de mes